

Compte rendu

« LACELLE, Élisabeth J., éd., *La femme et la religion au Canada français : un fait socio-culturel ; perspectives et prospectives* »

Jean-Paul Rouleau

Laval théologique et philosophique, vol. 37, n° 1, 1981, p. 93-96.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/705833ar>

DOI: 10.7202/705833ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

□ comptes rendus

Élisabeth J. LACELLE, (éd.), **La femme et la religion au Canada français: un fait socio-culturel**, coll. « Femmes et religion », 1, Montréal, Bellarmin, 1979, 232 pages.

Cet ouvrage reprend le titre et le contenu d'un colloque tenu à l'Université d'Ottawa en mars 1978. Il se divise en quatre parties, dont les trois premières regroupent les exposés et le compte rendu des travaux d'ateliers présentés à cette occasion; la dernière partie présente les réactions de six spécialistes à cette rencontre. Au seuil et à la fin de cet ensemble d'études, deux poèmes d'Andrée Lacelle-Bourdon rappellent que ces réflexions n'acquièrent tout leur sens qu'insérées dans le jeu complexe et mystérieux des connivences entre la femme, le sacré et la vie. Un peu comme pour faire partager au lecteur ou à la lectrice l'expérience humaine vécue au cours du colloque, le volume se termine par un important appendice qui en identifie les principales responsables, qui résume les *curricula vitae* des conférenciers(ères) et des intervenants(es), donne les noms et les occupations des responsables d'ateliers et rappelle le programme de ces ateliers.

Il faut savoir gré à l'une des initiatrices et coordonnatrices de ces assises, Mme Élisabeth J. Lacelle, de s'être astreinte à en publier les travaux et même d'en avoir amorcé une forme de prolongement, en demandant à des participants(es) de réagir aux propos et aux échanges entendus les 17 et 18 mars 1978. De nos jours, il se publie beaucoup de recherches sur la femme et sur la condition féminine dans les différentes sociétés. Malgré l'importance du facteur religieux en ces matières, peu de ces publications l'examinent et, quand elles le font, c'est rarement pour lui-même, dans ses aspects importants et avec un souci d'objectivité qui permet des évaluations justes des événements, des personnes et des situations. Aussi faut-il saluer comme un moment marquant et inédit de la littérature francophone canadienne sur les questions féminines, la parution de ces Actes du colloque d'Ottawa qui sont centrés sur ce

phénomène et l'envisagent dans une perspective résolument multidisciplinaire.

Évidemment, les risques d'une entreprise de ce genre sont nombreux. Mentionnons entre autres les dangers d'arbitraire ou de lacunes dans le choix des disciplines ou le découpage de l'objet d'étude, la possibilité d'une juxtaposition pure et simple ou artificielle de points de vue, l'inégale qualité des contributions, etc. *La femme et la religion au Canada français* n'échappe pas complètement à ces embûches. En revanche cependant, ce volume permet une prise de conscience saisissante et féconde de l'étendue, de la variété, de la richesse et de la complexité de la composante religieuse dans les sujets qu'il traite. Cette impression s'impose davantage quand on lit toutes les contributions les unes à la suite des autres, de la première page à la dernière. Elle se trouve accentuée aussi par le fait que le thème du colloque pouvait accueillir des communications et des interventions aussi bien sur les rapports du féminisme avec la religion que sur ceux de la femme avec le sacré: les propos sur le premier sujet s'entremêlent à ceux du second.

Quoi qu'il en soit, la lecture de ce volume s'avère profitable à plus d'un point de vue. Outre les connaissances que chacun et chacune peut acquérir à partir des disciplines et des points de vue autres que les siens, il se dégage de l'ensemble un bienfaisant sentiment d'équilibre. Le colloque n'était pas marqué au coin du militantisme, mais du développement et de l'approfondissement des connaissances sur la réalité. À cet égard, le lecteur ou la lectrice sont bien servis. La redéfinition du masculin et du féminin et de leurs rapports dans la société étant une affaire des deux sexes, des hommes comme des femmes avaient été invités à s'exprimer et à se parler. La plupart des disciplines plus directement et/ou plus largement concernées par le religieux étaient représentées: art, histoire, sociologie, psychologie, théologie, etc., sans compter d'autres sciences globalement plus éloignées de cet objet, mais pertinentes dans l'étude de problèmes spécifiques, telles les sciences de la santé, le droit canon, le droit, etc. Les

réflexions théoriques d'universitaires côtoient les expériences de personnes engagées dans l'action, sans compter les stimulantes interrogations suggérées par un intervenant et une intervenante anglophones invités à faire connaître leurs réactions après comme pendant le colloque.

Le rappel de ces croisements de différentes approches n'est pas sans intérêt ici, surtout quand on songe que tout intervenant dans un débat de ce genre ne peut le faire qu'à partir du lieu de sa sexualité, masculine ou féminine, et qu'il ne peut non plus s'abstraire de la relation qu'il entretient avec le sacré, que ce soit pour appréhender, refuser ou s'appropriier celui-ci. Dans ces conditions, le croisement des perspectives est peut-être le moyen privilégié de conquérir une certaine distanciation et une certaine objectivité dans l'étude d'un objet tel que les rapports de l'homme et de la femme avec le sacré et leurs relations réciproques.

Il serait trop long, dans un simple compte rendu, de procéder à une analyse détaillée de chacune des 22 contributions de ce livre, contributions bien situées dans une démarche qui manifeste ce qu'ont voulu être le colloque et les « Actes qui le suivent » (p. 11): un lieu d'énonciation et de rencontre de diverses connaissances sur les sujets considérés, de manière à susciter des études ultérieures nouvelles, plus détaillées et plus approfondies. Les quatre grandes parties de l'ouvrage, d'une longueur à peu près égale, portent successivement les titres suivants: I. Mise en place d'une problématique, II. Proposition de quelques perspectives, III. Pistes de prospectives, IV. En guise de réflexions ultérieures.

La première de ces parties consigne et interprète un certain nombre de faits riches d'interrogations provenant de l'analyse documentaire, de l'expérience religieuse, de l'histoire, de la sociologie et des sciences de la santé. Sans doute, dans un cadre plus vaste et plus durable que celui d'un colloque, aurait-on pu ajouter d'autres éclairages, par exemple ceux de la psychologie, de la philosophie, de la science politique, etc. Nous rencontrons ici une illustration d'une des difficultés d'un colloque interdisciplinaire déjà signalées plus haut. Quoi qu'il en soit, les dimensions soulevées dans les quatre communications de cette première section me paraissent capitales dans la perspective de problématiques à établir pour chacune des deux orientations que pouvait prendre le thème général du colloque. On y trouve en effet des considérations sur les sujets suivants: pertinence et sens d'une étude sur la

femme et la religion au Canada français, rapports entre féminisme et religion au Québec, place de la femme dans les représentations, les structures et les activités de l'Église catholique romaine universelle et canadienne-française et conditions d'amélioration de la situation constatée, enfin, influence des groupes communautaires sur les femmes dans cette même Église.

De cet ensemble, je retiens en particulier le renvoi à l'expérience religieuse fondamentale, cet événement intersubjectif de relation entre la personne, l'Autre et les autres qui donne sens et réalité à la dimension objective du religieux, auquel nous convie Mme Lacelle dans sa communication d'introduction au colloque. C'est ce retour constant à la vie, à la « dimension d'intériorité, individuelle et communautaire, de type interrelationnel » (p. 28), qui peut d'une part empêcher l'institution religieuse de dégénérer en « système » et, d'autre part, empêcher la connaissance, de verser dans l'unidimensionalité, le réductionnisme et les « ismes » de tout acabit. Ce retour à l'expérience est condition de créativité dans l'existence comme dans la quête du savoir et de la vérité.

Les quatre communications suivantes regroupées sous le titre « Proposition de quelques perspectives » présentent les résultats et les conclusions de recherches reliées au thème du colloque en littérature, en art, en sociologie et sur la pratique théologique. Ce qui caractérise ces exposés, c'est leur polarisation sur la féminité et ses formes d'expression liées à la religion dans le temps comme à travers divers media ou diverses situations: le roman contemporain, les portraits de femmes de l'Art de la Nouvelle-France tous peints par des hommes, les changements survenus dans l'Église catholique romaine et ceux qu'amena le mouvement féministe, enfin le discours théologique.

Les exposés de Colette Moreux et de Monique Dumais m'ont paru particulièrement significatifs dans une perspective d'action et de changement. Sociologue, la première introduit le concept de « personnalité modale » dans l'étude des rapports entre le féminisme et la religion. Il y a là un outil propre à raffiner la problématique et à stimuler la réflexion. Je ne saurais cependant cautionner entièrement l'utilisation qu'elle en fait dans son examen des évolutions récentes du féminisme et de la religion au Québec. Cette analyse, à mon avis, comporte plusieurs simplifications réductrices, à propos notamment de la personnalité canadienne-française, de l'idéologie catholique, et des

changements survenus dans le groupe et les sous-groupes porteurs de cette idéologie. Elle ne tient pas compte non plus de la complexité et de la subtilité des processus d'innovation, de changement, d'acculturation et d'intégration socio-culturelle, de même que des possibilités d'intervention dans ces phénomènes sociaux, en vertu de volontés raisonnées et concertées et par des moyens appropriés. S'il fallait s'en tenir à la perception de l'auteur, le Canadien français et la Canadienne française ne seraient guère capables d'adaptation novatrice face aux changements exogènes introduits chez eux par des contacts avec des cultures autres que la leur. Il n'existe pas de créativité qu'intellectuelle et l'histoire montre qu'au cours des âges le peuple canadien-français a su s'approprier à sa manière plusieurs traits culturels reçus d'ailleurs. Pour toutes ces raisons qu'il serait trop long de détailler ici, je ne saurais souscrire à la mise en garde, pour ne pas dire à la prophétie de désintégration socio-culturelle, sur laquelle se termine l'article.

De son côté, Monique Dumais se demande si une théologie du genre féminin est possible au Québec. Elle se situe dans la ligne des idées promues dans « l'Autre parole », publication du collectif de théologiennes et de femmes chrétiennes qu'anime l'auteur. Personnellement, je suis convaincu que non seulement une telle théologie est possible, mais qu'elle est nécessaire. Aussi me suis-je réjoui que, dans sa contribution au colloque d'Ottawa, l'A. ait choisi de dépasser la simple promotion de cette idée et qu'il se soit proposé de se « livrer à une tâche constructive, de voir les possibilités d'ancrage d'une théologie ouverte sur l'horizon féminin et plus spécifiquement dans le monde du Québec » (p. 112). C'est ma ferme conviction, en effet, que les premiers mots de cette autre parole feront plus pour entraîner l'adhésion à ce projet que toutes les dénonciations de l'actuelle masculinité de la théologie et toutes les envolées sur le besoin et la pertinence d'une dimension féminine à cette théologie.

Dans cette veine, certains des propos de Monique Dumais rejoignent ceux de Réginald Richard qui apparaissent dans la troisième partie « Pistes de prospectives », consacrée aux interventions qui ont marqué la table-ronde de clôture du colloque et auxquelles on a ajouté le compte rendu des travaux d'ateliers. Dans la deuxième section de son texte, en effet, après avoir souligné que la question des rapports de la femme avec la religion n'en est pas une seulement de statut ou de

position dans l'institution, mais de féminité, de lieu, de style, de discours féminin, Réginald Richard caractérise ainsi la féminité : « Le féminin dit un certain rapport au corps et au sensible ; il est du côté de la "nature", c'est-à-dire d'un certain inouï et d'un certain inarticulable de l'expérience du corps. Il entend le dévoilement du discours et de la pensée en ce qu'il porte de chair et en rapport avec l'expérience vécue. Son lieu est celui du tangible, c'est-à-dire qu'il privilégie le toucher comme mode fondamental de connaissance et tire l'évidence du fait qu'il puisse "toucher du doigt". Le féminin réclame des preuves tangibles. » (p. 143). Appliquant cette perception de la féminité à la religion, il conclut plus loin sa communication : « La féminité peut être sensible aux traces que laisse dans le corps la saisie par le divin. Sa parole prendra davantage appui sur l'expérience et la manifestation, sur l'événement qui s'impose avec son réel inouï et évident, alors que la "révélation" ne se donne que sur le développement d'une pensée logico-rationnelle. Ce style féminin ne privilégie pas le regard du masculin qui spéculait froidement sur les choses de loin, mais rend la figure tactile, touchable, proche du divin. Le style féminin se nourrit de l'effervescence des choses et fait éclater toute forme, toute figure, toute idée, tout concept qui tente de rigidifier l'inarticulable. Son lieu est souvent le silence... » (p. 146).

Sans doute le féminin porte-t-il en lui sa propre difficulté pour une formalisation de l'expérience religieuse en laquelle consiste la théologie. Malgré cet obstacle, qu'à la rigueur l'invention d'un nouveau langage théologique pourrait peut-être contribuer à surmonter, il constitue, à mon avis, la piste de recherche prospective fondamentale sur laquelle toutes les autres, si intéressantes soient-elles, doivent tôt ou tard se greffer pour trouver sens et accomplissement.

La dernière partie de l'ouvrage, intitulée : « En guise de réflexions ultérieures », comporte deux textes plus élaborés que les autres qui me suggèrent quelques commentaires. L'étude de P. Thomas R. Potvin sur « La femme dans l'Église » est bien documentée ; on ne saurait mettre en doute son interprétation des Écritures à propos des symboles de Dieu et du ministère sacerdotal, ni non plus ce qu'il dit des discours masculin et féminin en théologie. Je dois avouer cependant qu'au terme de sa longue analyse, je n'ai pu me défendre contre la gênante impression que les récentes prises de position du magistère refusant l'accession des femmes au sacerdoce l'empêchaient d'aller jusqu'au bout de ses prémisses. Je me

trouvais là à partager l'inconfortable position d'une théologie pratiquée par des clercs dans le cadre de mandats canoniques reçus de l'organisation ecclésiale. L'émergence d'une parole théologique au féminin, favorisée par une plus large accession des femmes à l'exercice du métier de théologien dans des institutions pas toujours canoniques pourrait sans doute contribuer à remplir les silences et à accentuer les demi-tons consécutifs à cette position inconfortable de la théologie élaborée dans des cadres plus officiels. Les discours sur Dieu et sur l'homme dans l'Église catholique romaine s'en trouveraient probablement enrichis d'autant.

L'autre texte qui a retenu mon attention dans cette dernière section est celui de Marie-France James. Il vient après une réaction de Reinhard Pummer publiée quelques pages auparavant dans la même partie du livre et qui souligne à bon droit l'apport que pourrait fournir l'étude comparative des religions dans l'approfondissement des sujets considérés au colloque. Marie-France James recourt à cette méthode dans son article : « Perspective biblique, condition féminine et androgynie ». Au terme d'une comparaison établie entre la spécificité biblique et celle des religions cosmiques, elle en arrive à dégager un certain nombre de fondements et de conséquences « au plan du statut ontologique et de la condition existentielle de la femme » (p. 212). Même si la notion de complémentarité homme-femme qu'elle utilise dans la suite de son article m'apparaît inadéquate et dépassée, l'identification de la femme à l'immanence et à l'idolâtrie qu'elle présente comme une vue de la religion biblique contrastant avec l'idée et le culte de la déesse-mère propre aux religions cosmiques m'apparaît de nature à susciter la réflexion et à suggérer des modifications de représentations et de comportements. Il y a là sans doute une piste à explorer.

Nous voici parvenus à la fin des exposés du livre *La femme et la religion au Canada français*. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'ajouter d'autres commentaires pour convaincre de l'importance de ce volume quiconque désire aborder ce sujet ou même en approfondir une de ses dimensions sans perdre de vue l'ensemble. Que le lecteur ou la lectrice ouvrent maintenant l'ouvrage : ils pourront constater par eux-mêmes la justesse de cette affirmation.

Jean-Paul ROULEAU

René MARLÉ, *Le projet de théologie pratique* (Le Point théologique, no 32). Paris, Beauchesne, 1979, (13.5 × 21.5 cm), 132 pages.

L'auteur, un spécialiste respecté en matière de théologie contemporaine, nous présente cette fois le « projet de théologie pratique » qui est en train de s'affirmer aujourd'hui.

René Marlé commence par poser le problème de la théologie actuelle à la recherche de son identité. Autrefois « reine des sciences », « la théologie semble bien aujourd'hui être devenue la plus incertaine, la plus timide, sinon la plus honteuse » (p. 9) des sciences.

Après quelques relectures, en survol, de l'histoire de la théologie (de son statut, de son concept et de son conditionnement historique), l'auteur aborde plus directement son propos en nous parlant des premiers développements du concept de théologie pratique. Même si la théologie a toujours été liée à un engagement dans la communauté chrétienne, l'expression « *theologia practica* » n'apparaît timidement qu'à la fin du Moyen Âge dans le contexte d'une théologie de la pénitence privée. Saint Thomas (Ia IIae q. 1 art. 4) regarde la théologie comme étant plutôt une science spéculative. Au contraire, Luther, trois siècles plus tard, regardera la théologie comme une science pratique. La spéculation est pour lui une recherche trop humaine de Dieu. Il faut cependant dire que la théologie spéculative de son époque a quelque chose d'arrogant pour la foi, avec ses subtilités sans fin. Il faut attendre Schleiermacher, au début du 19^e siècle, pour voir apparaître un véritable programme de théologie pratique. Il veut redonner à la théologie sa véritable place à l'Université. Il fait de la théologie une « science positive » comme le droit et la médecine (Schelling), ordonnée à une tâche pratique : la conduite de l'Église.

La recherche actuelle d'une théologie pratique se situe cependant sur un tout autre horizon culturel que celui de la philosophie idéaliste avec sa subjectivité pratique. « Notre époque ne se reconnaît plus dans cette philosophie édifiée tout entière sur la réflexion, et qui ne passe ni par l'épreuve des choses ni par celle du corps. La culture qui est la sienne est à base de connaissances positives et de technique. Et pour elle la pratique, qui joue un rôle encore plus important que dans la période précédente, revêt une signification et une fonction nouvelles. Elle n'est plus le mouvement d'une subjectivité attachée à ses seules opérations immanentes. Elle définit une manière de mordre